Document generated on 08/10/2025 7:27 a.m.

Urgences

L'écriture sainte entre les lignes

Jean-Thierry Maertens

Number 30, December 1990

L'autre du texte

URI: https://id.erudit.org/iderudit/025624ar
DOI: https://doi.org/10.7202/025624ar

See table of contents

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)
1927-3924 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Maertens, J.-T. (1990). L'écriture sainte entre les lignes. *Urgences*, (30), 37–46. https://doi.org/10.7202/025624ar

Tous droits réservés © Urgences, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'écriture sainte entre les lignes

Jean-Thierry Maertens

L'histoire présente à bon droit l'invention de l'écriture comme l'une des merveilleuses étapes de l'aventure humaine, assurant de surcroît la supériorité des sociétés scripturaires sur les cultures sans écriture et celle des classes éduquées sur les analphabètes. On ne peut cependant perdre de vue que pareil progrès n'a pu être acquis qu'au prix de castrations successives au travers desquelles chaque écrivain doit encore passer.

Au commencement de l'humain est seulement le *cri* qui répercute l'expérience que fait le nouveau-né de ce qui vient à lui manquer. Tandis que la pulsion pousse ce cri à l'extérieur du corps, une imago interne se constitue en laquelle le sujet hallucine en représentation de chose cette part de lui-même — son double — qui lui échappe. Accompagnateur de cette imago, le cri va de soi à soi et n'interpelle personne en cette phase que Mélanie Klein désigne comme schizo-paranoïde et que Jacques Lacan assigne au stade du besoin.

Advient cependant une phase ultérieure où le cri se mue en *voix*. La différence est minime: la voix n'est encore qu'expression et si peu communication mais elle procède de l'expérience que le nouveau-né fait de l'inassouvissement de son besoin, passant dès lors à un stade dépressif au cours duquel il convertit son besoin en demande à l'autre: expérience fragile du tiers pour un humain qui jusque-là ne vivait qu'avec son double.

Encore faut-il séduire ce tiers et provoquer son contre-transfert: la voix se fait alors *parole* interlocutoire et l'enfant chaparde les mots qu'il entend des lèvres de l'autre à la fois pour se constituer une première identité et faire comprendre sa demande. La voix se plie alors aux mots qui lui adviennent du dehors. À ce moment, l'objet recherché, jusque-là sous la représentation de chose, passe sous la représentation de mot ainsi clivée de son référent. La parole advient de la sorte pour oublier l'inapprochable mais dans une réversibilité transférentielle, cet aller-retour propre au langage qui gomme la perte de la chose dans le code de l'autre. C'est le moment où le sujet organise le clivage entre sa pulsion de mort qui le ramènerait à cette chose indicible et la pulsion de survie qui l'aide à se tourner vers l'autre avec son lot de nouvelles fissions entre

inconscient et préconscient, entre signifiant et référent, entre la dénotation de ce signifiant et ses nécessaires connotations. La castration originelle est ainsi répétée dans la barre même qui constitue le langage.

Voici qu'au terme de cette succession de fêlures, une nouvelle intervient: dans l'*écriture*, le mot écrit n'est plus le mot parlé, fût-il pictographié. Simple énoncé. L'écrit rétrécit le désir en perdant les caractéristiques corporelles de l'énonciation: intonation, mimique, réversibilité du mot parlé en même temps qu'écouté, même s'il les compense et les simule vaille que vaille dans la fascination du style. Encore la pictographie rejoint-elle comme un reflet la représentation de chose: il n'en va plus de même dans l'écriture alphabétique qui ne retient de l'objet que les sons arbitraires posés sur lui, sons qui ne font sens, d'ailleurs, que de se connoter les uns aux autres pour encore dénoter quoi que ce soit.

Né dans un berceau de mots, l'écrivain éprouve le divorce entre la voix et l'écrit, ce dernier relevant effectivement de retouches et de ratures, de découpages et de remaniements, comme on relève de maladie, sous la coupe d'un surmoi plus régulateur et plus soucieux de secondarité que ne peut l'être une parole créatrice proche encore du ça originel. L'écriture est une pratique conflictuelle et clivante entre affect et sens, le style constituant une construction défensive du second en compensation de la méconnaissance du premier. Or, à peine achevé, l'écrit se coupe même de son auteur, livré à un lecteur qui le lit de sa propre voix avant d'être trahi par les traductions ou accomodé en exégèses multiples. Et chaque coupure nouvelle est vécue en réminiscence des précédentes, comme leur après-coup.

La procédure rituelle intervient précisément en cette dérive de coupures et de clivages pour en cicatriser les fissions de toute l'énergie de sa fonction phallique: entreprise de «comme si» dans laquelle, en plein déni de castration, le signifiant (*S*) serait égal au référent (*R*), voire plus important que lui (S > R), à moins qu'elle ne reconnaisse, non sans mélancolie, le référent plus grand que son signifiant (R > S).

* * *

Les trois monothéismes, qui ne sont pas par hasard religions du livre, ont recouru à cette procédure rituelle, chacun

à sa manière. Le judaïsme s'est appuyé sur la représentation de mot, exclusive de toute représentation de chose, à en forclore toute image; l'islam privilégie également la représentation de mot, mais se borne à refouler — avec ce que cela suppose de retour possible — la représentation de chose; le christianisme pour sa part, surtout depuis la querelle iconoclaste, joue des deux à la fois jusqu'à placer l'image au creux même de la lettrine, comme dans les manuscrits médiévaux.

Mais revenons au début du monothéisme: les Hébreux ritualisent l'écriture au moment de leur exil; ils ont perdu la plupart de leurs facteurs identificateurs: le roi et ses armées, le temple et son culte, la terre surtout à laquelle ils fusionnaient, dans le culte de Baal et d'Astarté, en corps-à-corps avec la mère-toute assouvissant tout besoin. L'exil les oblige à passer du stade du besoin à celui de la demande transférentielle que le langage organise en sa réversibilité. À la fusion hiérogamique à la terre-mère succède l'alliance au mot à mot avec le tiers intervenant en parole et en écrit liant ses gratifications à la soumission à sa loi. Le ça et ses pulsions sont dès lors démonétisés en faveur de l'idéal du moi et du surmoi censureur. Au moment où la terre disparaît sous leurs pieds, c'est spontanément vers l'idéologie des Lévites — cette tribu sans terre vouée par là au discours — que le peuple se tourne, leur trop-plein de paroles pris pour le discours de l'Autre. Or, dans un souci louable de refaire l'identité du peuple captif, les castes sacerdotales rédigent les traditions connues et les amplifient considérablement de leur propre réflexion ainsi que des invectives prophétiques (ces prophètes partis à la conquête de la durée par l'imaginaire, pour suppléer à la perte de l'espace territorial réel). La *Bible* naît de cette scription avec la prétention d'être le miroir identificateur du peuple.

Mais les rédacteurs de cet écrit ne se bornent pas à la transcription des traditions: derrière leur écriture, prétendent-ils, réside une parole divine, derrière leur énoncé persiste une énonciation toujours présente, par-delà leur pensum, une révélation. Outre le souci politique de défendre le culte de Yahvé au sein des paganismes ambiants, cette prétention met à jour un complexe caractéristique d'auteur de livre: au lieu d'assumer la responsabilité de leur texte et de faire figurer leur nom en tête de leur ouvrage, ils n'ont de cesse que de réduire leur production à n'être qu'une mise par écrit, qu'un commentaire, qu'un supplément à l'œuvre d'un plus grand

qu'eux. Façon de reconnaître l'Autre derrière leurs signifiants et de le personnaliser pour que s'instaurent transfert et contre-transfert, ces éléments qui permettent le passage au stade de la demande. Sans doute les chercheurs ne font-ils pas autrement lorsqu'ils se réfugient avec leurs écrits sous le chapeau de Marx ou de Lévi-Strauss quand ce n'est pas de Lacan. Les théologues, pour leur part, ne développent de réflexion personnelle que dans la suivance d'une parole divine et paternelle préalable. La langue de prise de parole est ainsi faite langue de bois. Cette filialité de l'écrit est d'ailleurs reconnue depuis les mythologies assyrienne, égyptienne ou maya qui attribuent effectivement l'invention de l'écriture au fils du dieu, volant de la sorte à son père la parole, sa partenaire: écriture à goût d'inceste pour se vouloir inspirée.

En ces écritures, ce sont moins les pères qui se cherchent des fils, que ces derniers qui quêtent un père dans un compromis où leur surmoi se soumettant à ses principes et à sa méthode promeut simultanément leur narcissisme au moment précis où ils enfantent à leur tour. Ce n'est d'ailleurs pas là un fantasme propre à l'écriture: dans les rituels de la circoncision juive, il n'est pas rare de voir le géniteur offrir le pénis de son enfant à sucer à son propre père et, dans l'excision africaine, la génitrice confier l'opération de sa fille à la génération de sa mère. Tout se passe comme si géniteur et génitrice ne devenaient père ou mère que de s'encrypter dans la paternité ou la maternité de leurs propres parents. Ainsi de l'écrivain qui ne devient auteur que de se faire le pseudonyme de l'Autre, son double vicarial, façon de garantir sur ses lecteurs et ses disciples le rôle de tiers intervenant et censureur: double de l'Autre pour être tiers des autres.

En instituant la synagogue, les écrivains juifs (car le judaïsme naît précisément de cette entreprise) confèrent un effet de réel à leur complexe: la lecture publique de leurs écrits est faite de telle manière qu'ils paraissent rejoindre la Parole qui les originerait. On ne lit pas le texte biblique avec ce qu'il suppose de clivage et de barre par rapport à la parole énonciatrice: on proclame directement cette parole dans la puissance d'une phallicité capable de rejoindre son objet. Et l'Église romaine de surenchérir en bardant le lecteur d'une bénédiction avant chaque lecture, voire bientôt en l'ordonnant à cette fonction, l'assimilant au prophète d'une parole bien plus qu'au lecteur d'un texte. Ainsi amené à dé-lire

l'écrit, le lecteur est parfois convié à le réciter de mémoire de sorte qu'il n'existe même aucun livre entre sa parole et son contenu; il sera en tout cas obligé à une récitation *recto tono* ou sur mélodie préétablie pour que n'interfère à aucun moment son propre langage, sa propre accentuation, sa propre mimique. Dans cette optique également, l'Église romaine interdira toute lecture privée de l'Écriture dans laquelle celle-ci risquerait d'être soumise à la parole silencieuse du lecteur. Or toute proclamation publique de l'écriture, ainsi faite parole, débouche sur l'homélie ou le commentaire du célébrant, façon pour ce dernier de se poser en partenaire de cette parole et de prendre autorité sur l'assemblée comme tiers-intervenant. L'auteur ou le dépositaire de l'écriture se met ainsi en couple avec la Parole-toute, simulation discursive du couple originel et sexué que constituent la Mère-toute et son partenaire, et métaphore de la source de toutes choses.

D'autres mises en scène, tant en judaïsme qu'en christianisme, assurent pareil dé-lire. Ainsi la proclamation en langue morte: hébreu en société araméenne, latin dans les églises occidentales, pour produire l'écho de l'origine et assurer d'autant le pouvoir du traducteur. Ainsi encore la définition de la canonicité des écritures, au premier siècle dans le judaïsme, au second dans le christianisme (non sans des différences entre Orient et Occident épongées plusieurs siècles après). Dans cette opération, il s'agit tout d'abord de délimiter un écrit-fondateur et d'en clore une fois pour toutes l'expansion: voici que la bouche de l'Autre est ainsi définitivement fermée: il ne dérangera plus ses commentateurs d'une parole nouvelle: paix donc aux théologueurs qui n'auront plus à redouter une intervention saugrenue du père qu'ils se sont octroyé. Au cours des siècles, l'Autre eut bien quelques velleités de correspondre avec ses enfants, telle cette lettre découverte au tombeau de Jésus et exigeant de Pierre l'Ermite de convoquer la croisade, telle cette missive écrite sur marbre et découverte également dans la tombe vide de Jésus (et tout autant sans doute dans celle creusée par la mélancolie chez les flagellants allemands auxquels elle était adressée), telles encore ces tablettes de marbre et d'or découvertes par Joseph Smith en Ontario au XIX^{e} siècle. Pas de quoi énerver l'autorité des commentateurs des écrits canoniques.

Mais le souci d'une délimitation d'écrits canoniques répond également à une exigence d'identité: de se faire les doubles de l'Autre, niant ainsi les successives coupures qui

les séparent de l'origine, les théologues ont projeté sur le dehors cette coupure fondamentale en se clivant effectivement non pas de l'Autre mais des autres, sectaires et hérétiques, la castration originelle ainsi déplacée et mise en scène dans l'« enfer » des bibliothèques, les «autodafé» des inquisiteurs, l'*index* de l'« interdit ». Se dire la voix de l'Autre ne peut qu'interdire les autres, la diff-errance d'avec l'origine non assumée est ainsi déplacée en différences et différends entre les uns et les autres.

Ce découpage joue d'ailleurs au sein même des écritures canoniques et la constitution par le concile de Vatican II d'un nouveau lectionnaire en fournit une curieuse preuve: la lecture de *Jacques* 2, 1-5 (23e dimanche) est coupée avant le verset « n'est-ce pas les riches qui vous oppriment » qui plaîrait trop à une théologie de la libération. La péricope *I Pierre* 4, 13-16 (7e dimanche de Pâques) s'arrête avant le verset: « le moment est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu » que redoutent sans doute certains clercs. *Hébreux* 7, 1-17 (mercredi 2e semaine) saute par dessus un verset signalant que Jésus n'était même pas prêtre (de quoi sans doute démocratiser l'Église). *Éphésiens* 5, 21-32 (21e dimanche) s'arrête avant le verset qui réclame des femmes la soumission à leur mari (en ces temps de féminisme!), etc. Déjà le judaïsme interdisait la traduction en langue vivante de *Genèse* 25, 32 sur l'arbitraire du droit d'aînesse et d'*Exode* 32, 21-25 sur les pratiques idôlatriques de la caste sacerdotale (*Megilloth* 4, 1). Ainsi les détenteurs du Livre scellent-ils les lèvres du Père pour en mieux gérer le silence et de surcroît lui retirent-ils quelques mots de la bouche qui mettraient en cause leur pouvoir: un meurtre du Père à peine avouable envers lequel protestent aujourd'hui un certain fondamentalisme et ses séquelles intégristes.

* * *

Pendant quatre siècles, les juifs se sont satisfaits d'entendre chaque sabbat à la synagogue la « parole » de leur dieu racontant un passé merveilleux et promettant un avenir aussi riche, pour autant que le surmoi de chacun se plie à la volonté divine. Le désir ne dispose cependant que de l'audibilité de cette Parole pour se faire croyance, son seul appui réside dans la représentation de mot, à l'exclusion — voire la forclusion — de toute représentation de chose: l'image a trop

abusé la religion des Hébreux pour qu'elle soit encore tolérée et, avec elle, toute visibilité de la Parole. Il est vrai que la littérature targumique concède qu'au Sinaï, les anciens ont pu «voir» la parole de Yahvé et les rabbins insistent sur la prérogative des Écritures de visibiliser cette parole (et la *Bible* effectivement de trôner à la place de la statue divine).

Mais ce qui est forclos revient en hallucination: voici que les disciples du Nazaréen, un jour de Pentecôte commémorant précisément l'événement du Sinaï, voient de leurs yeux la parole de Dieu descendre sur eux en forme de langues de feu (*Actes* 2). Extraordinaire phallicité de cet Esprit qui descend sur eux et les aide à sauter par-dessus les clivages et les castrations qui séparent le signifiant de son référent. Et de se rappeler la première intervention de Jésus dans une synagogue, après la lecture d'un passage de la Bible: «aujourd'hui s'accomplit ce texte...» (*Luc* 4, 16-21). Voici que la parole, visualisée dans l'écriture, se visualise davantage encore dans la réalité qu'elle produit. Il ne s'agit plus d'écouter la lecture de l'écriture mais de la voir réalisée: la représentation de chose libérée vient à la rescousse de la seule représentation de mot pour produire l'*acting out* du texte. L'écrit n'est plus à lire mais à dé-lire et toute l'entreprise des *Évangiles* consiste à voir dans la personne de Jésus l'écriture réalisée: le verbe «voir» étant le plus fréquent en ces textes: «heureux vous qui voyez...», «qui me voit voit le Père...» en Jésus, l'écrit passe à l'acte et il n'est pas jusqu'à sa mort qui n'accomplisse une écriture: «ils regarderont celui qu'ils ont transpercé». Voici qu'à sa suite la parole sacramentelle fait passer au réel — quitte à transsubstancier ce qu'il faut — le récit de la Cène: «ceci est mon corps, ceci est mon sang». La loi elle-même n'est plus seulement un texte auquel soumettre le surmoi, mais une exigence de visibilité, l'éthique chrétienne se voulant témoignage et imitation et mission vicariale, le surmoi en l'occurrence doublé de narcissisme. Ce besoin chrétien de voir (ignoré du judaïsme et de l'islam) se concrétise dans les multiples apparitions de la vierge Marie: encore faut-il que le message de cette dernière renvoie à l'évangile, voire aux formules du catéchisme, sous peine de n'être point authentifié par le Vatican. En se donnant à voir, c'est l'écrit que Marie donne à voir: la mère-toute et son corps ainsi ramenés au discours.

Voici donc que le signifiant écrit crée un référent à son image et à sa ressemblance dans le plus total déni de

castration et la *Kabbale* de surenchérir en racontant comment Dieu, pour créer le monde, a lancé les lettres de l'alphabet dans l'univers qui, en se connotant les unes aux autres, ont fabriqué des mots aussitôt producteurs des objets, des animaux et des humains ainsi écrits avant d'être. Et si les choses vont mal dans le monde, c'est qu'il manque à l'alphabet humain une lettre qui, une fois retrouvée, permettra de connaître le nom secret de Dieu et son ultime commandement. Mus par leur désir de parcourir les limites du visible et de l'invisible, les moines qui recopient dans leur scriptorium les manuscrits n'ont pas manqué d'être influencés par cette idée au point de se vouloir coopérants de la création divine à aligner lettre après lettre dans leur écriture. Les théologues scolastiques pour leur part, toujours préoccupés de voir accomplie l'écriture, ont élaboré la théorie des quatre sens de celle-ci: littéral, moral, allégorique et mystique. De la sorte un sens au moins donne à voir et réalise l'écrit. On peut dès lors lire que les «aveugles voient», puisqu'ils disposent dorénavant d'un œil intérieur et, même s'ils ne peuvent lire, Dieu écrit dans leur cœur plus clairement que sur parchemin (*Jérémie* 31, 33).

* * *

Les avatars de la ritualisation des Écritures manifestent le désir de leurs auteurs d'établir un pont, ne fût-il qu'imaginaire, entre la vraisemblance et le vrai, entre la signifiance et le réel, et de gommer la barre qui sépare le signe de son référent, cette ultime redondance des clivages vécus par l'humain avant d'accéder à l'écriture. Ce pont ne peut être lancé cependant que dans un recours à la sublimation de l'Autre ainsi élevé à la transcendance divine, là où signifiant et référent coïncideraient, là où la jouissance (que constitue cette coïncidence) serait réelle. À ce titre, les Écritures sont les balises qui vont de la jouissance paradisiaque perdue à la jouissance eschatologique recouvrée.

Pareille phallicité ne caractérise plus l'écriture contemporaine, particulièrement celle des média. Dans la structure culturelle qui se met en place, elle occupe la position que tenaient les Écritures sacrées dans l'ancienne structure. Mais le phallus n'emprunte plus les mêmes voies.

Tout d'abord l'Autre n'est plus l'objet d'une sublimation, son altérité réduite dans l'incarnation: il suffit aux signifiants de

se connoter entre eux pour se phalliciser sans qu'aucune transcendance soit encore nécessaire. Le texte qui devait s'en remettre à un Autre pour assurer sa cohérence a aujourd'hui accompli le meurtre de ce Père, connotant sans fin les signifiants les uns aux autres sans plus se préoccuper de la moindre dénotation. Journalistique ou publicitaire, le texte s'auto-sublime dans sa capacité de dire le vrai et le faux simultanément, de révéler à la fois le public et le privé, de juxtaposer l'opinion et sa critique, de mélanger la réalité et la fiction (cette soupape hors-pesanteur ou la signifiance). Le phallus décidément à portée de main.

Dernier produit de la galaxie Gutenberg, l'écriture informatique se déroule en dehors de toute question de véracité; elle concentre en des textes normés les renseignements les plus divers, sur le payeur de taxe ou le délinquant, pour constituer une identité à matricule qui n'a pas grand chose à voir avec les conflits d'identification supportés par le sujet. Elle lui sied cependant dans la mesure où, par carte de crédit, permis de conduire et autres assurances, elle fait de lui un consommateur de services et de divertissements où s'épuise toute jouissance. Cette jouissance que les écritures saintes visaient dans l'au-delà et que l'écriture médiatique dissémine au quotidien.

Alors que l'écriture proclamée en synagogue ou en église suppose des auditeurs soumis en leur surmoi, l'écriture médiatique fait de ses lecteurs ses propres auteurs: le courrier des lecteurs, le droit de réponse, l'intervention des auditeurs au cours des débats télévisés, la préoccupation des journaux à l'égard des frissons de l'opinion publique, les sondages enfin, transforment le destinataire en destinateur. Le lecteur devient son propre enchanteur, sujet sans subjectivité dont le désir, en sa demande exaspérée, se réduit à l'attractif. Ses mots dévalent en avalanches successives que les média saisissent au vol et oublient aussitôt. L'écriture n'est plus le lieu de l'idéal du moi et du surmoi, elle est devenue l'espace narcissique du moi-je, toujours capable de se désabonner de tel ou tel journal pour peu qu'il n'y retrouve pas son reflet.

Jean-Paul II lui-même, intronisé pourtant dans sa fonction par l'imposition des Écritures saintes sur sa tête, se fait vedette médiatique, applaudi autant par les chrétiens que les non-chrétiens, au risque de confusion entre évangile et populisme. Il est caractéristique que le personnage papal

participe aux deux systèmes d'écriture, comme symptôme de la continuité de l'un à l'autre. Les prescriptions de l'écriture surmoïque ont donné naissance à un homme intérieur maître de son choix face à cette écriture autodestitutive et l'exigence de visibilité introduite par l'incarnation a fini par se passer de l'invisible dès lors in-signifiant. La communion à l'Autre se fait communication entre soi (de quoi absorber l'autre ou le tolérer) par une écriture désenchantée ou s'enchantant de peu. À cet égard, le pape est bien le représentant d'une écriture chrétienne passée à la laïcité par l'instauration simultanée du surmoi individuel et du narcissisme d'un moi-je nourri de visibilité. C'est là une continuité qu'on ne retrouve pas dans le *Coran*, certes aussi surmoïque que la *Bible* mais sans pareille promotion du narcissisme, faute d'exigence de visibilité, le *Coran* de surcroît rédigé par un seul auteur en quelques années — et par là totalitaire — quand la *Bible* compte une vingtaine d'auteurs et étale sa rédaction sur plusieurs siècles avec, en conséquence, une plus grande relativité. On ne s'étonnera pas que la principale opposition à l'écriture médiatique occidentale provienne des milieux musulmans bien plus que de Rome. Voilà qui promet quelque avenir houleux.

Est-ce là décadence? Pourquoi pas plutôt transfusion d'un imaginaire dans l'autre, par où nouer l'individu au social?